

Fragment d'éternité

Ce matin, 26 octobre 2019, j'étais assise sur un banc au soleil, rue Berri, à Montréal, devant la gare d'autobus. J'attendais le prochain départ pour Québec. J'avais une demi-heure devant moi et je suis allée m'asseoir dehors pour profiter du soleil d'automne. De l'autre côté de la rue, juste en face, la Grande Bibliothèque. J'étais venue à Montréal pour rencontrer mon éditeur et c'est là que nous nous étions vus la veille pour parler de ce livre. Il y avait encore quelques points à revoir : repenser le début peut-être. Et préciser le point de vue de la narratrice : sommes-nous dans une biographie ou dans un roman ?

J'étais donc là, assise au soleil, et j'avais fermé les yeux pour goûter ce moment. Dans ma tête flottaient librement des bribes de la conversation d'hier et des passages de mon livre, j'entendais les pas des piétons sur le trottoir, je sentais la cohue des passants, un va-et-vient de voyageurs qui s'agitaient alentour, et tout ça formait un doux magma qui dérivait en moi comme des feuilles d'automne sur une rivière calme. J'ai rouvert les yeux. Soudain j'ai vu un papillon émerger d'un groupe de piétons et se diriger tout droit vers moi. Un papillon surgi

de nulle part, comme s'il avait fendu la lumière au milieu de la foule. On aurait dit un mini drone dirigé par une main invisible. Et voici qu'il est venu se poser sur mon manteau, à la hauteur de mon cœur. Tout ça s'est passé très vite. J'ai baissé la tête pour regarder mon étrange visiteur, en évitant de respirer pour ne pas l'effaroucher. C'était un monarque orange. Il restait là, avec un léger battement d'ailes.

Le temps de contempler sa beauté, j'étais ramenée quelques années en arrière. Comme si ce n'était pas seulement de l'espace qu'il avait surgi, ce papillon, mais également du temps. Il me ramenait à l'époque où j'avais vendu la terre de Paul, quatre ans après sa mort. Cette terre, il l'avait choisie, il l'avait chérie, habitée, j'avais mis beaucoup de temps avant de me décider à la vendre. Cette *République de la tendresse*, comme il l'avait baptisée, je m'y étais attachée moi aussi. Le jour où j'ai accompagné les acheteurs sur les lieux, un monarque semblable à celui-ci était venu se poser sur le sentier, tout près de nous, tandis que nous bavardions avant de repartir. Il battait des ailes de la même façon, comme s'il applaudissait, et j'avais pensé que c'était Paul qui venait me signifier son plaisir de passer son lot à cette famille sympathique...

Mon frère Paul... Comment parler de lui? Comment raconter son histoire? Il est mort le 30 octobre 2010 et, depuis, il vit en moi comme un véritable personnage de roman. Un personnage, il l'a toujours été, c'est ce que disent tous ceux et celles qui l'ont connu. C'est ce que je crois aussi.

Certains, qui n'ont pas côtoyé l'homme, se souviennent parfois encore de l'écrivain. Il était considéré dans les années soixante-dix comme l'un des plus prometteurs de sa génération. L'un de ceux qui portait une vision extrêmement lucide de la réalité québécoise. Il fut surtout connu pour son troisième roman, *Johnny Bungalow*. Publié aux éditions du Jour en 1974, ce roman avait été plus que remarqué. Sur les coupures de presse de l'époque on peut lire : *Quatre cents pages captivantes. Une aventure probablement unique dans la littérature québécoise. Une véritable joie esthétique. La synthèse de trois et même de quatre générations littéraires au Québec. Un livre qui fera époque.*

Quelques années après la parution de *Johnny Bungalow*, Paul se retirait de la scène littéraire et, pendant vingt ans, on perdit sa trace. Qu'était-il devenu ? Où et comment vivait-il ? Écrivait-il encore ? Et pourquoi ce silence ?

Comment parler de tout ça ? Paul était un être complexe, à la fois fascinant et déroutant, sombre et lumineux. Un homme qui avait choisi l'écriture malgré les difficultés du chemin. Un homme intense. Sans compromis. Totalement engagé dans le monde quand il était dans le monde. Et totalement retiré quand il s'en retira. Il avait compris très tôt qu'il fallait dire oui à tout, assumer ses souffrances autant que ses joies, vivre au bout, totalement, l'aventure de sa vie.

Est-on dans une biographie ou dans un roman ? Pour écrire son histoire, j'ai lu et relu son œuvre publiée. J'ai dépouillé ses archives, découvert des textes inédits, des journaux et des lettres. Tous les titres de chapitres de ce

livre sont tirés de son œuvre poétique ou romanesque. Je suis aussi allée à la rencontre de celles et ceux qui l'ont connu. À travers les entrevues que j'ai faites, j'ai découvert parfois un frère que je ne connaissais pas. J'ai convié ma mémoire, mélangé mes souvenirs aux siens. On est donc souvent dans la biographie. Je tenais à montrer le parcours d'un écrivain considéré aujourd'hui comme « injustement oublié ». Je voulais montrer également la cohérence entre son œuvre et sa vie.

Mais c'est aussi un roman, un voyage à travers les méandres et la tragédie d'un personnage attachant et vrai. Avec quelques percées dans la saga familiale et dans l'univers de la sœur narratrice. Une sœur marquée par ce frère hors du commun et qui l'a accompagné dans les dernières années de sa vie. Une sœur chez qui l'écriture à son tour s'est imposée.

L'histoire de mon frère Paul, ce que j'ai vécu avec lui, ou plutôt ce que son histoire m'a fait vivre, fait partie des grandes aventures de ma vie. J'ai du plaisir à la raconter. Peut-être est-il heureux lui aussi de ce livre. Ce battement d'ailes tout près de mon cœur... Comme un clin d'œil de l'éternité!

1

LE TEMPS DES
APPRENTISSAGES



*Je suis du milieu du siècle,
d'un arrière-pays grand
comme la Suisse*

Cet arrière-pays grand comme la Suisse, c'est la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean. La ville où mon père et ma mère vont se rencontrer s'appelle Arvida. Une petite ville industrielle au-dessus de laquelle flotte la fumée noire des cheminées de l'Alcan. La brique et le bois des maisons sont fardés de suie. Lui a vingt-quatre ans, elle dix-huit. Dans le contexte mortifère de ce milieu du siècle l'aluminium que produit l'usine sert aussi à fabriquer des matériaux de guerre, aussi emploie-t-on à ce moment beaucoup d'ouvriers. Cela veut dire beaucoup de salaires à verser. C'est au bureau de la paye qu'Elsa et Julien se rencontrent. Elle est secrétaire, lui son patron. C'est un homme instruit. Il porte une chemise blanche, des boutons de manchette, il est poli et lui écrit des petits billets doux. Elle porte un joli pull moulant, rayé jaune et rose. Dans la file de pointage Julien la laisse passer devant lui, ce qui impatienté ceux d'en arrière. Chou, chou, la p'tite Elsa, à la queue comme tout le monde. Elle est orpheline

de père, la famille est nombreuse, ils sont pauvres, et sa mère est malade. Elle a de l'ambition, Elsa, sortir de la misère et grimper dans l'échelle sociale.

Le 18 septembre 1943, à l'église Sainte-Thérèse d'Arvida, Elsa et Julien commencent une nouvelle histoire. Elle vient d'avoir dix-neuf ans et ne sait rien de la vie. C'est sa sœur Grace, mariée avant elle, qui lui a appris comment se font les bébés. Et la voici enceinte de leur premier enfant, fruit de leur lune de miel. Dehors il y a la guerre. Les tickets de rationnement. Le couvre-feu. À cause de son usine, Arvida est une zone stratégique. On craint un bombardement allemand. Si bien que des avions de la base militaire de Bagotville sillonnent constamment le ciel. Le soir il faut éteindre les lumières et calfeutrer les fenêtres.

Sur la rue Régina où le couple a pris logement, la future maman rayonne, plus sensible aux battements du cœur de son enfant qu'au martèlement des pas des soldats dans la rue. Elle reste à la maison, Julien ayant préféré que sa jeune épouse ne travaille pas, même si l'usine, à cette époque de grand besoin, gardait en poste les femmes mariées. Elle se tient également au chevet de sa mère mourante. Elle aura juste le temps de lui annoncer sa grossesse avant qu'elle ne meure, le 5 décembre 1943, jour même de ses cinquante ans, trois ans après avoir commencé le récit de sa vie. Un récit chargé d'histoire et inachevé, où l'on peut lire entre les lignes un désir d'écriture inaccompli.

Mais un rêve inaccompli ne meurt pas. Il flotte en suspens au-dessus des mourants et trouve asile dans le

rêve d'un autre. Tandis qu'Elsa pleure la mort de sa mère, dans son ventre secoué de sanglots le petit avale des lampées d'écriture.

Trois semaines après le Grand Débarquement, de ce bord-ci du monde un petit garçon débarquait. Le 30 juin 1944. Est-ce d'avoir passé les derniers mois de la guerre dans les tranchées utérines qui l'aura tellement marqué? Quand on a déposé son fils dans ses bras, Julien s'est rappelé la réflexion de sa mère à sa propre naissance, en avril 1918, à la fin de la première Guerre: «Pauvre petit, en voilà un autre qui va partir à la guerre...»

Chargée d'histoire et de mort elle aussi, cette grand-mère paternelle. Dernière d'une famille nombreuse, elle a vu partir ses frères à la guerre de 14-18. Elle a vu les polices militaires débarquer sur la ferme et embarquer Arthur, l'homme engagé. Et son premier enfant est arrivé mort-né, «en charpies», qu'elle disait grand-mère. Il lui fallut attendre huit ans avant que se pointe Julien, ce premier fils qu'elle a porté dans l'angoisse de le perdre, et entourée de morts: son père meurt durant la grossesse, et sa mère, trois mois après la naissance. Si bien que durant les premières années de sa vie, Julien n'a vu sa mère qu'habillée de noir.

Grand-mère aime beaucoup les noms composés. Sous son influence, on baptise donc le nouveau-né Paul-Ghislain. Dans l'entourage et à la maison on l'appelle toujours Paul. Et lui-même laissera officiellement Ghislain en cours de route. À son premier roman, il deviendra Paul tout court.

* * *

Nulle part je n'ai trouvé dans ses écrits le récit que Paul se faisait de sa propre naissance. Chacun en a un. Chacun se fabrique une histoire autour de sa naissance. Dans *Johnny Bungalow*, un passage évoque le contexte historique de ce mois de juin 1944. Le débarquement des Alliés, l'avancée des troupes soviétiques, etc. etc. L'auteur apporte ces faits pour situer l'évolution sociale de son personnage Jean Martin, alias Johnny, alors âgé de sept ans, et de sa famille.

Il connaît donc le contexte historique de sa naissance, mais de celle-ci à proprement parler, il ne fait mention nulle part. Pour dire ses origines, il y a cette phrase au début d'un texte radiophonique sur le Saguenay: *Je suis du milieu du siècle, né en 1944, d'un arrière-pays grand comme la Suisse, et jailli d'une verdure d'enfance...* Il s'agit d'un texte qui lui a été demandé par Radio-Canada sur le thème de l'écrivain et de son pays, alors qu'il se trouvait en Suisse pour un séjour d'écriture.

De ce Saguenay natal, il parle abondamment. Il en connaît l'histoire et la géographie. Il l'a arpentée, marchée, aimée, cette région. Comme si c'étaient les lieux, l'espace, le territoire grandiose, sa nature sauvage qui lui avaient laissé leur empreinte primitive. Comme si cette première empreinte, plus que les visages ou le contexte familial, avait été l'arrière-pays lui-même avec tout ce que ce mot contient de poésie et de labeur, de richesses et de beauté, de misère et de splendeur.

Arrière-pays. Tout ce qu'il y a derrière la fascination d'un pays, sa face cachée, oubliée, l'inconscient d'un pays, la profondeur d'un pays. Comme s'il était né de cette terre, la terre-matrice, plutôt que du ventre d'une femme. Simplement *jailli d'une verdure d'enfance*.

C'est peut-être ça, son récit originel. Il vient d'abord de là, du ventre du pays.